

Sur la scène de l'actualité

La personnalité de la semaine

Suzanne Lebeau

Richer, Anne

Elle vient de remporter le prestigieux Prix francophonie jeunesse 1994 pour sa pièce Salvador

«J'essaie d'adopter le point de vue des enfants, de voir comment ils comprennent la réalité, et dans quels mots ils l'expriment».

L'enfance est un lieu familier qui l'a enchantée et l'enchanté encore. Pour lui rendre hommage elle a en quelque sorte choisi de la raconter en mots, de l'offrir aux enfants de tous âges, sous forme de pièces de théâtre. Elle a participé à la fondation du Carrousel, compagnie de théâtre pour enfants qui fête ses 20 ans d'existence et de créations.

Suzanne Lebeau, depuis 20 ans, occupe une place unique dans la dramaturgie québécoise pour enfants. Elle vient de remporter, pour sa pièce *Salvador*, un prix international prestigieux: le Prix francophonie jeunesse 1994, ouvert aux auteurs de jeunes publics de l'ensemble des pays francophones.

Cette récompense couronne pour ainsi dire des années de ténacité, mais aussi d'originalité et de création pure. *La Presse* reconnaît le talent merveilleux de cette auteure, en la nommant **Personnalité de la semaine**

Présidé par l'auteur dramatique algérien Slimane Bénéïssa, le jury qui lui a décerné ce prix a dû juger pas moins de 130 textes provenant de 27 pays. Le prix que Suzanne Lebeau reçoit s'accompagne d'une aide financière qui lui permettra de réaliser les projets suivants: lecture du texte au Théâtre du Mantois à Mantes-la-Jolie (nord de Paris), durant la Semaine des auteurs francophones de 16 au 20 mai 1995 et accueil du spectacle que le Carrousel a créé en décembre dernier lors de la prochaine édition des Francophonies théâtrales pour la jeunesse, en mai 1996.

Le Carrousel présente régulièrement des oeuvres à son jeune public d'ici, mais depuis 1983 la compagnie a présenté sept créations à l'extérieur du pays, donnant près de 500 représentations lors de 16 tournées internationales. Le prix que Suzanne Lebeau vient de recevoir est en quelque sorte une reconnaissance officielle sur le plan international; ses pièces sont publiées et traduites en plusieurs langues.

Les réponses viennent des enfants

Depuis qu'elle l'a connue, cette enfance, elle ne cesse de la traquer chez les autres, de la sublimer. «Le théâtre, dit-elle, doit laisser des images impérissables.» Comme la vie.

Et cette enfance qui, dans son cas, à coulé comme un temps doux. Son théâtre à elle, ramène l'enfant à sa vie, et l'adulte à l'enfant. «J'essaie d'adopter le point de vue des enfants, de voir comment ils comprennent la réalité, et dans quels mots ils l'expriment».

Elle parle de leur douleur, de leurs joies, de leurs rêves, sans hypocrisie. Elle n'entretient pas de mythes et ne tient pas absolument à donner une fin heureuse à chacune de ses pièces. Son imaginaire est au service «de morceaux de vie». Réels, bien réels, même si des adultes refusent de voir et d'entendre. Car il est parfois des réactions d'adultes qui la surprennent par leur violence. Ils sont mal à l'aise face à ce qu'elle évoque: l'inceste par exemple. Ou la sexualité. Elle peut donner le jour à une révolte silencieuse, mais bien présente qui gronde parfois dans le coeur de l'enfant. Car elle est subversive à sa manière. «J'ai rencontré quelques adultes intelligents et sensibles qui comprennent. Mais il n'y a jamais de problème avec les enfants.» Son approche théâtrale n'est jamais complaisante et ne s'exprime pas en style gnangnan.

Elle a beaucoup à leur faire dire par son écriture dramatique.

En 1975, elle a créé: *Ti-Jean voudrait ben s'marier mais...*; en 1976: *Le Jardin qui s'anime et La chanson improvisée*; en 1977: *Chut! Chut! Pas si fort!*! En 1978 et 1979, *Petite ville deviendra grande* et *Une lune entre deux maisons*. Plus tard: *Les petits pouvoirs*, *La Marelle*, *Comment vivre avec les hommes quand on est un géant*, *Conte du jour et de la nuit*, *Contes d'enfants réels* et *Salvador* la dernière-née qui lui a fait remporter le prix actuel.

L'enfance de près et de loin

Elle est née à Montréal le 28 avril 1948, deuxième d'une famille de six enfants: «l'aînée des filles», tient-elle à préciser. Son père, homme à tout faire: «que tout passionnait, enthousiaste et engagé»; sa mère: «critique sociale et lectrice boulimique», lui ont permis d'être une enfant dans toute sa splendeur, dans une grande liberté de pensée. Certes la discipline, une certaine rigueur, un panache certain, de la classe; mais l'enfant découvre le monde à sa manière. Suzanne Lebeau se souvient des quatre règles parentales, comme autant de clefs du bonheur: «de bons

livres, de bonnes et belles dents, des souliers confortables, de bons lits.»

Elle grandit à Greenfield Park. Sa mère, originaire de Saint-Alphonse-de-Rodriguez, lui fait voir la campagne. «Les bois, le plaisir, le rêve.» Elle ressent encore aujourd'hui ce besoin de solitude; il lui faut des plages de rêve. Cependant la vie active, de groupe, de complicité, de la vie du théâtre et de ses coulisses la comble de bonheur.

Son enfance est pleine et heureuse: «l'école Saint-Edmond, les batailles avec les Anglais, les balles de neige»; les cours de piano, de ballet, etc. Encouragée, stimulée par ses parents, toutes ces années d'éveil sont vécues passionnément.

À la fin de son cours classique, elle complète un baccalauréat en pédagogie. La carrière de comédienne qui l'attire depuis l'adolescence s'ouvre à elle par toutes sortes de voies. De 1966 à 1970, elle joue Molière, Ionesco, Stoppard. De 1970 à 1973, elle travaille avec Jacques Crête et Gilles Maheu, puis avec Étienne Decroux à Paris; elle fait

également un stage au Théâtre de pantomime de Wroclaw, en Pologne, une expérience qui la marque profondément. Elle prend conscience du besoin de théâtre pour enfants, et surtout de son envie d'en écrire. «Il n'y avait rien à l'époque», rappelle-t-elle.

«Les enfants n'ont pas eu d'âme avant les années 60 quand ils sont devenus un marché, un peu comme les femmes du reste».

Mariée, elle a deux enfants, un fils de 19 ans, une fille de neuf ans qui ont chacun à leur manière influencé cette femme unique qui arrive à créer à travers la vie de famille, la compagnie de théâtre et l'enseignement à l'École nationale de théâtre, sans compter les conférences et tout le reste. «Sans mon mari, je n'y serais pas arrivé», témoigne-t-elle. La fragilité du milieu théâtral, les batailles toujours recommencées, la maintiennent dans un grand esprit de prudence. Et la gloire même qui l'atteint aujourd'hui: «ne doit servir qu'au théâtre».

Qu'aux enfants, pourrait-elle ajouter.